

en fait d'hommes. Il n'eut pas, politiquement parlant, la sagesse qu'avaient eue ses prédécesseurs, de discerner dans la prépondérance des cultes orientaux un péril sérieux pour l'empire et de ménager les chrétiens, à titre au moins de gens plus sensés et moins dangereux que les fanatiques de Cybèle et les prêtres homicides de Mithra. Loin de là, Marc Aurèle s'était jeté à corps perdu dans les voies de l'orientalisme. Se jeter dans les bras de ceux-ci, c'était à peu près forcément persécuter ceux-là. De plus, les chrétiens avaient tant d'ennemis : les Juifs d'abord, leurs éternels dénonciateurs ; le peuple ensuite, plus que jamais païen de cœur ; puis les philosophes, si puissants sous ce règne et dont l'école était envieuse de l'école chrétienne ; puis les affranchis, les courtisans, Lucien Verus, Faustine, Fronton, je ne sais qui encore. Marc Aurèle n'était pas homme à résister à tant de monde à la fois. Il pouvait être honnête homme au degré de Pilate ; il ne pouvait l'être au degré de Gamaliel.

La persécution commencée par les magistrats fut donc ratifiée au moins par le silence du prince. Que restait-il, sinon que les apologistes devinssent martyrs et rendissent, après le témoignage de la parole, celui du sang ? A Rome, où le prêtre Symmétrius et vingt-deux autres chrétiens venaient sans forme de procès d'être mis à mort dans le lieu même de leurs assemblées¹, le tour de Justin ne pouvait

flexion, avec gravité, et afin de persuader les autres, sans rien de théâtral (*ἀπαρρητοῦς*). » XI, 5.

¹ Voy. les actes de sainte Praxède, cités plus haut, t. II, p. 485. Le martyre de Symmétrius eut lieu deux ans et dix jours après la consécration du *titulus* mentionné plus haut. Praxède les ensevelit le 7 des ides de juin dans le cimetière de Priscilla, sur la *via Salaria*, où elle-même, martyrisée trente-quatre jours après, fut enterrée par le prêtre Pastor.

se faire attendre ; dans sa dernière apologie il prévoyait un prochain martyr. Bientôt en effet Justin et six autres fidèles, ses compagnons, comparurent devant le préfet de Rome, qui était alors Junius Rusticus, philosophe et descendant de philosophes, précepteur et ami de Marc Aurèle¹. « Quelle est la doctrine que tu as embrassée ? lui dit le préfet. — J'ai essayé de connaître toutes les doctrines, mais je me suis attaché à la doctrine véritable, à celle des chrétiens, bien qu'elle déplaise aux faux docteurs. — C'est là la doctrine qui te plaît, malheureux ! — Oui, sans doute, d'autant plus que je la suis plus fidèlement. — Quelle est cette doctrine ? — Notre doctrine est de pratiquer la piété envers notre Dieu, que nous confessons être un, créateur du monde visible et du monde invisible ; envers lui et envers le Seigneur Jésus-Christ, Fils de Dieu, que les prophètes ont annoncé comme messager du salut et révélateur de la vérité. Moi qui ne suis qu'un mortel, je ne puis parler que faiblement de son infinie divinité. C'est aux prophètes qu'il appartient de le faire. » Et après quelques autres questions : « Tu es donc chrétien ? lui demanda encore le préfet. — Oui certes, je suis chrétien. »

Après l'interrogatoire de Justin, celui des autres frères ne fut pas long. Rusticus dit à Chariton : « Et toi aussi, es-tu chrétien ? — Oui, je suis chrétien par la volonté de Dieu. — Et toi, que dis-tu, Charitina ? — Je suis chrétienne, dit cette femme, par la bonté de Dieu. » Un autre lui dit : « Je suis Évelpiste, esclave de César ; mais moi aussi je suis chrétien, affranchi du Christ, et, par la grâce du Christ, j'ai part aux mêmes espérances que ceux-ci². »

¹ Sur Junius Rusticus, voy. ci-dessus, t. II, p. 204.

² Évelpiste veut dire *qui a bonne espérance*.

Hiérax, Péon, Liberianus répondirent de même : « C'est Justin, leur dit le préfet, qui vous a faits chrétiens? — J'étais chrétien depuis longtemps, dit Hiérax, je le serai toujours. » Péon dit : « C'est de mes parents que j'ai reçu cette sainte doctrine. » Évelpiste : « J'ai été heureux d'entendre Justin, mais c'est à mes parents que je dois d'être chrétien. — Où sont tes parents? dit le préfet à Hiérax. — Mon vrai père est le Christ, ma vraie mère est la foi au Christ; mes parents terrestres sont morts. »

Le préfet revint ensuite à Justin et le menaça du supplice : « Si je te fais battre de verges et décapiter, tu t'imagines donc monter au ciel? — Je ne me l'imagine pas, mais je le sais et j'en suis certain. » Le préfet dit alors : « Faisons maintenant ce que nous avons à faire et ce qui presse. Réunissez-vous et sacrifiez tous ensemble aux dieux. » Et, comme le refus de Justin était suivi de nouvelles menaces : « Tous nos vœux, dit le martyr, sont d'être sauvés en souffrant pour notre Seigneur Jésus-Christ. Ce sera là notre salut et notre confiance, quand nous comparaitrons devant le redoutable et universel tribunal de notre Seigneur et de notre Sauveur. » Et les autres dirent avec lui au préfet : « Fais ce que tu voudras, nous sommes chrétiens et nous ne sacrifions pas aux idoles. »

Le préfet alors rendit sa sentence, et « les saints martyrs, louant Dieu, furent conduits au lieu ordinaire du supplice; là, fouettés et enfin frappés de la hache, ils consommèrent leur martyre en confessant le Sauveur¹. Plus tard, quelques

¹ Les actes de saint Justin (*apud Metaphrast.*, 1^{er} juin) sont en grec et d'une authenticité incontestée. Ils sont confirmés par le témoignage d'Eusèbe (IV, IX, 16), de Tatiens, et en ce qui touche la haine de Crescens contre saint Justin, de saint Justin lui-même, *Apol.*, II, 3. La date de son martyre est du 1^{er} juin 167 ou 168.

fidèles enlevèrent leurs corps en cachette et les placèrent en un lieu convenable, par la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui soit la gloire dans tous les siècles des siècles, Amen. »

Voilà quelle réponse était faite à Rome, de la part de Marc Aurèle, à la courageuse et confiante apologie de saint Justin.

Voici également quelle réponse était faite en Asie, de la part de Marc Aurèle, à l'éloquente et non moins confiante apologie de Méliton. La hache du bourreau ne tomba pas cette fois sur l'apologiste lui-même, mais elle tomba bien près de lui.

L'Église de Smyrne était gouvernée par un vieillard presque centenaire, nommé (ou peut-être surnommé, tant ce nom semble approprié à la fécondité de son apostolat) Polykarpos (qui a beaucoup de fruits.) Évêque depuis soixante-dix ans environ, disciple de saint Jean, il avait connu plusieurs de ceux qui avaient connu le Sauveur; il était le dernier anneau qui rattachait l'Église de ce temps à l'Église apostolique. Il avait, sous Trajan, baisé les chaînes et reçu les adieux de saint Ignace allant au martyre; il reste de lui sur ce sujet une lettre aux chrétiens de Philippes, écrite avec cette simplicité, cette brièveté et cette abondance de cœur que l'on peut appeler le style apostolique, que saint Ignace et lui avaient conservée et qui ne se retrouve pas au même degré après eux. Polycarpe était allé à Rome au temps du pape Anicet et des disputes sur la Pâque; il avait exposé la discipline des Églises d'Asie, et le pape lui avait fait connaître celle de l'Église romaine; puis ils s'étaient quittés, chacun gardant ses usages, mais toujours unis dans la charité. A Rome aussi

Polycarpe avait combattu Valentin et Marcion ; il avait ramené au sein de l'Église quelques-uns de leurs sectateurs. « Me connais-tu ? lui avait dit Marcion, en le rencontrant. — Oui, je te connais, premier-né de Satan, » lui avait répondu l'évêque. Ce témoin des anciens âges était donc, comme saint Jean l'avait été, le modèle et le pasteur suprême des Églises d'Asie. La foule des chrétiens se pressait autour de lui ; on se croyait béni pour avoir touché ce corps prédestiné à la gloire, et nul n'aurait permis à ce vieillard de nouer lui-même le nœud de sa chaussure¹.

Quand la persécution éclata en Asie, Smyrne, où résidait alors le proconsul, fut témoin de plusieurs martyres. Douze chrétiens y furent amenés de Philadelphie. Un d'eux apostasia. Mais il y en eut d'autres qui, déchirés jusqu'aux os, sourirent au milieu de leur supplice ; d'autres qui, livrés aux flammes, se plainquirent, en riant, de ne pas ressentir assez de chaleur. Un jeune homme, appelé Germanicus, qui allait être livré aux bêtes, et que le préfet suppliait d'épargner sa jeunesse, provoqua la bête féroce, afin d'en être plus sûrement dévoré. Irritée de ce courage, la multitude païenne s'en prit à celui qui en était le plus habituel inspirateur, et cria : « Mort aux impies ! Qu'on amène polycarpe ! »

Polycarpe, cependant, sur la prière des fidèles, avait consenti à se retirer dans une maison de campagne non loin de la ville. Le secret de sa retraite fut trahi, et les soldats vinrent l'y surprendre, c'était le jour de la Parascève (le vendredi saint)². « Polycarpe était à

¹ *Act. S. Polyc.*, 15.

² Le martyre de saint Polycarpe eut lieu « le jour du grand sabbat » (le samedi de la semaine de Pâques pour les juifs et pour les chrétiens d'Asie),

table¹, dans la partie haute de cette petite maison ; il aurait pu s'enfuir. Il aima mieux rester, en disant : « Que la volonté de Dieu se fasse. » Entendant les soldats, il descendit, leur parla, faisant admirer à tous sa vieillesse et son courage ; puis il leur fit donner à boire et à manger tant qu'ils voulurent, et leur demanda seulement une heure pour prier en liberté. Il resta ainsi debout, en prière, plein de la grâce de Dieu, priant pour tous ceux qu'il avait connus, grands et petits, illustres et obscurs, priant surtout pour l'Église catholique répandue sur toute la terre. Pendant deux heures, il pria ainsi à haute voix ; ceux qui l'entendaient étaient pleins d'admiration, quelques-uns même de repentir, pensant qu'ils étaient venus apporter la mort à un vieillard si grand ami de Dieu.

« Quand le moment fut venu de partir, il fut placé sur un âne, » comme l'avait été son maître, « et ramené à la ville le jour du grand sabbat. » Les magistrats étaient, comme toujours, embarrassés de leur rôle. « L'irénarque (magistrat supérieur des villes d'Asie), Hérode, le rencontra et le fit monter dans sa voiture. Là, Hérode et son fils Nicétas cherchèrent à persuader le saint vieillard : « Quel mal y a-t-il, disaient ces païens, à dire : *Seigneur César*

« le 2 du mois de xanthicus, selon les Asiatiques, le 7 des kalendes d'avril, selon les Romains. » (La plupart des textes lisent *Μαίον*, mais la version *Ἀπριλίον* est évidemment seule admissible.) Les Smyrnéens commençant le mois de xanthicus le 25 mars (V. Usher), ces deux indications coïncident et donnent la date du 26 mars. « Staius Quadratus était proconsul, Hérode irénarque, Philippe de Tralles asiarque ou grand pontife. » (*Act. Polyc.*, 6, 7, 8, 12, 21.)

Ces indications fixent l'année 169 de notre ère, où, en effet, le 26 mars tomba un samedi (Tischendorf). Un Quadratus avait été consul en 167 et, selon l'usage, dut être proconsul peu après sa sortie du consulat.

¹ Ou au lit, *κατακειμένον, cubantem*.

« (κύριος Καίσαρ), à faire un sacrifice et ce qui s'ensuit, et à « sauver ainsi sa vie? » Polycarpe garda d'abord le silence, puis finit par leur dire : « Je ne ferai pas ce que vous me « conseillez. » Désappointés, ils l'injurèrent et le jetèrent à bas de la voiture, si rudement que sa jambe en fut déchirée. Sans être ému, et comme s'il n'eût éprouvé aucun mal, il marcha gaiement et rapidement vers le stade. »

Ce stade, où devait s'accomplir son triomphe, est encore visible aux portes de Smyrne, du côté de l'orient. C'est un vaste amphithéâtre, dont les degrés ont été enlevés par les Turcs pour en orner leurs maisons. A droite et à gauche sont deux cavernes où on enfermait les lions, et la chapelle de Saint-Polycarpe marque, près de là, le lieu de sa sépulture¹.

« Ce jour-là, le stade était rempli de spectateurs. On apprit que Polycarpe arrivait, et une clameur tumultueuse signala son approche. Comme il entra, une voix qui semblait venir du ciel fut entendue de plusieurs chrétiens : « Prends courage et sois homme, Polycarpe ! » Le proconsul Staius Quadratus lui parla avec cette cajolerie embarrassée qu'Hérode avait déjà employée : « Épargne ta vieillesse... « Jure par la fortune de César... repens-toi... crie : A bas les « athées ! » et leurs habituelles exhortations. Polycarpe, d'un visage grave et sévère, désignant du geste et du regard ces misérables païens qui l'entouraient, gémit, regarda le ciel, et dit : « A bas les athées ! » Le proconsul reprit : « Jure, maudis le Christ, et je te laisse libre. » — Mais le martyr : « Il y a quatre-vingt-six ans que je le sers, et il

¹ Thomas Smith, *Nolitiæ septem Asiæ eccles.*, p. 114, *ed. Oxon.*, 1672; Tischendorf, *Reise in den Orient*, 1846, t. II, p. 248, cités par Hefele, *Opp. Patrum apost.*

« ne m'a fait aucun mal. Puis-je maudire mon roi, qui « m'a sauvé? »

Le proconsul cependant, comme Pilate, eût aimé à satisfaire le peuple sans verser trop de sang. Il fait donc de nouvelles instances. L'évêque répond : « Je te le dis bien haut, je suis chrétien. Si tu veux maintenant savoir ce qu'est la doctrine chrétienne, donne-moi un jour pour t'en instruire. — Non, parle plutôt à ce peuple et persuade-le. — Je ne me refuse pas à te répondre : car nous sommes instruits à rendre aux princes et aux puissances ordonnées de Dieu tous les honneurs qui ne doivent pas nuire à notre âme. Mais ce peuple ne mérite pas que je me justifie devant lui. »

Le proconsul s'irrite : « J'ai ici des bêtes féroces, et si tu ne changes pas, je te livre à elles. — Fais-les venir. Je ne changerai pas pour passer du bien au mal ; mais je serais heureux de changer pour passer du mal au bien. — Si tu méprises les bêtes, j'ai des bûchers. — Le feu brûle un instant et puis s'éteint ; mais il y a un feu éternel que tu ignores et qui est réservé aux impies. Que tardes-tu ? Fais amener ce que tu voudras. » Et en parlant ainsi, Polycarpe était plein de confiance et de joie ; la grâce éclatait sur son visage. Loin qu'il fût troublé par les menaces du proconsul, c'était le proconsul qui était confondu par ses réponses.

Le peuple, lui, n'entendait pas ce dialogue et ne se souciait que d'en apprendre la conclusion. Sur l'ordre du proconsul, le héraut cria par trois fois au milieu du stade : « Polycarpe s'est confessé chrétien. » Ce fut alors de la part des juifs et des gentils un effroyable hurlement : « Voilà donc ce précepteur d'impiété ! ce père des chrétiens ! ce profanateur de nos dieux ! Des lions ! » ajoutait ce peuple. Mais il n'y avait pas de lions disponibles. « Un bûcher ! » Le bûcher ne

pouvait être prêt trop vite. Tout le peuple, les juifs surtout, courent dans les bains et les boutiques voisines, apportent ce qu'ils peuvent trouver de bois et de sarments. Le peuple de Smyrne comme le peuple de Jérusalem ne connaissait, lui, ni les remords ni les atermoiements de Pilate.

« Quand le bûcher fut prêt, Polycarpe ôta son vêtement, dénoua sa ceinture, essaya même de se déchausser. On voulut l'attacher avec des clous : « Laissez-moi, dit-il ; celui qui me donne la force d'affronter le feu me donnera aussi la force de rester immobile sur le bûcher. » Ses mains cependant furent liées derrière son dos ; et alors, comme un bœuf choisi pour le sacrifice, victime agréable à Dieu, debout et regardant le ciel, il prononça cette prière : « Seigneur, Dieu tout-puissant, vous dont le Fils béni et bien-aimé, Jésus-Christ, nous a appris à vous connaître, Dieu des anges et des Puissances, Dieu de toute la création et de toute la race des justes qui vivent devant vous, je vous bénis parce que vous m'avez jugé digne, à ce jour et à cette heure, de participer avec vos martyrs au calice de votre Christ, à l'éternelle résurrection de l'âme et du corps dans la vie incorruptible de l'Esprit saint. Puissé-je, comme eux, être admis aujourd'hui devant vous, pour être un sacrifice, préparé, annoncé, accompli par vous, Dieu véridique et incapable de mensonge ! C'est pourquoi en toutes choses je vous loue, je vous bénis, je vous glorifie, avec votre éternel, céleste et bien-aimé Fils Jésus-Christ, maintenant et dans les siècles futurs ! Amen ! »

La fureur du peuple, l'embarras et la stupéfaction du pouvoir, le calme et la foi confiante de la victime, c'est la scène que reproduisent tous les martyres depuis les assises de Pilate.

Polycarpe cependant ne périt point par le feu. Les flammes, comme les lions le firent quelquefois, refusèrent de toucher à ses membres vénérés, et s'élevèrent au-dessus de lui, formant une voûte d'où s'exhalait un parfum plein de délices. Il fallut que le *confecteur*, celui qui achevait sur l'arène les moribonds, hommes ou bêtes, fût appelé et lui donnât une mort plus digne, la mort par le fer. Sur le conseil des juifs, on brûla son corps. On craignait (telle était pour lui la vénération des chrétiens !) qu'ils ne recueillissent ses reliques et n'abandonnassent, disait-on, le Crucifié pour adorer Polycarpe : « ignorant, dit le témoin de ce martyr, que jamais nous n'abandonnerons le Christ, et n'adorerons personne à la place de celui qui a souffert pour le salut de tous ! »

Cette mort si glorieuse inspira du respect même aux païens. Le nom de Polycarpe resta dans leurs mémoires et sur leurs bouches. Il arriva même, ce qui était arrivé soixante ans auparavant après la mort de saint Ignace, que son sang éteignit la persécution. Le paganisme fut honteux de sa victoire et les Églises d'Asie eurent quelques jours de repos¹.

¹ Eusèbe, IV, 15. Les Actes de saint Polycarpe sont, comme on le sait, la lettre même de l'Église de Smyrne adressée aux autres Églises pour les instruire de son martyre. Sauf un ou deux passages (16 et 22) dont le texte peut être altéré, nulle critique n'a été élevée contre l'authenticité de cette lettre.

Autres martyrs dans les années de Marc Aurèle et de Verus (ou à peu près) :

Daniel, diacre à Padoue, 3 janvier (168?).

Potitus, enfant, en Sardaigne, 15 janvier 160 ou 166.

Thraséas, évêque d'Euménée, martyr à Smyrne, 5 octobre. (Eusèbe, *Hist. eccl.*, IV, 14, 24.)

Sagaris, évêque de Laodicée en Phrygie, disciple de saint Paul, 6 oc-

Mais cette trêve ne pouvait être que locale et momentanée. Quoique Marc Aurèle, dans tout ceci, eût laissé faire plus qu'il n'agissait, la persécution avait été trop générale, trop éclatante, trop voisine de la personne du prince, pour que la responsabilité ne retombât pas sur lui.

Marc Aurèle était arrivé au pouvoir à un moment où il y aurait eu un grand parti à prendre, où il eût fallu que le christianisme, proscrit d'abord, puis toléré, fût accepté ou rejeté. Marc Aurèle le rejeta, surtout parce qu'il ne sut pas faire l'effort de l'accepter. Les grands partis n'allaient pas à sa volonté hésitante, à sa politique consultante, à sa philosophie dubitative. Pour cet esprit flottant, le christianisme était quelque chose de trop décidé; à ce cœur superstitieux, la seule neutralité dans la cause de ses dieux faisait peur; pour cette volonté trop flexible, la lutte contre les passions persécutrices était trop rude. Il ne sut se mettre ni au-dessus de la multitude, ni au-dessus de ses courtisans, ni au-dessus de ses dieux. Loin de devancer Constantin, il ne continua même pas Antonin.

C'est ainsi que les vellétés de tolérance qu'avaient pu avoir quelques empereurs furent décidément abandonnées. Trajan avait été un soldat, Hadrien un artiste, Antonin un fermier; Marc Aurèle seul était un philosophe de profession. Plus pur que les deux premiers, aussi honnête

tobre. (Eusèbe, IV, 26, V, 24, d'après Méliton; Polycrate d'Éphèse, au pape Victor.) Sous le proconsul d'Asie Servilius Paulus (Servilius Pudens, qui fut consul en 166?)

Anicet, pape, 17 avril 168. Nous n'avons aucun détail sur son martyre). Sur sa vie, Eusèbe, *Hist. eccl.*, IV; Hieron., *de Script. eccl.*, 17; Irénée, *ad Victorem*, et les *Libri pontificales*, Anastase, etc.

Carpus, Populus, Agathonice, à Pergame. (Eusèbe, *H. eccl.*, IV, 24.)

Voy. les hagiographes Adon, Nolker, *Romanum martyrol. vetus*, les Bollandistes, etc., aux jours ci-dessus indiqués.

homme que le troisième, l'esprit droit et la volonté ferme lui manquèrent. Philosophe, il plia devant les folies du paganisme; pur dans sa vie, il garda pour des cultes impurs une craintive vénération; Romain par son origine, Grec par son éducation, il livra et lui-même et l'empire à toutes les mauvaises tendances de l'Orient; ennemi du sang, parfois jusqu'à la faiblesse, il fit ou il laissa proscrire les plus grands hommes de bien de son empire; adversaire obligé et officiel de Néron et de Domitien, il rentra vis-à-vis de l'Église dans les voies de Domitien et de Néron.

Faiblesse décisive qui ouvrait la porte à toutes les décadences! Avec toute sa sagesse, toute sa philosophie, toute sa vertu, Marc Aurèle perdit l'empire romain.